

teurs sont ceux qui enseignent à s'engager sans crainte sur le chemin de l'expérience et à regarder la Vie bien en face, — la vie avec sa richesse incalculable de situations diverses. L'éducateur véritable ne cherche pas à détruire la sensibilité, à annihiler le sentiment, à régler la vie individuelle comme une feuille de papier à musique, à en limiter les vibrations, à en raccourcir les amplitudes. Oh que non! pour faire penser et apprécier pour et par soi-même, rien ne vaut équiper autrui et susciter en lui le désir de l'expérience. Et plus l'expérience a été longue à poursuivre, riche en surprises, hérissée de difficultés, saturée de joie, moins ceux qui l'ont risquée cherchent à empiéter sur la liberté de penser et d'agir d'autrui. Plus aussi croit le nombre de ceux que *vivre* n'effraie plus parce qu'ils ont su expérimenter.

E. ARMAND.

30 brochures ou tracts assortis de culture individualiste, franco et recommandé.... 10 fr.

Amour libre, Liberté Sexuelle, Combat contre la Jalousie, Camaraderie amoureuse, Homosexualité, Nudisme, Féminisme. — 15 à 20 brochures et tracts, franco et recommandé... 15 fr.

Le Gérant : O. DECAUROY.

Imp. F. RIVET, 21, ancienne Route d'Aixe, Limoges

31

Supplément à *Len dehors*, mensuel. n° 280, mi-mars 1934
Un fascicule : 1 fr. — Abonnement annuel : 11 fr. — Extérieur : 15 fr. 75

S'adresser, pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration,
à E. ARMAND, cité saint-Joseph, 22, Orléans

Albert LIBERTAD

N° 14

LA JOIE DE VIVRE



E. ARMAND

la vie comme expérience

Prix : 0 fr. ~~10~~ (pour la diffusion : 10 fr. le cent

Deuxième tirage (3* à 6* mille)

LA JOIE DE VIVRE



Devant les fatigues de la lutte combien ferment les yeux, croisent les bras, s'arrêtent, impuissants et découragés. Combien, et des meilleurs, sont tant lassés qu'ils quittent vie, ne la trouvant pas digne d'être vécue. Quelques théories à la mode et la neurasthénie aidant, des hommes considèrent la mort comme la suprême libération.

Contre ces hommes, la société sort des arguments-clichés. On parle du but *moral* de la vie ; — on n'a pas le *droit* de se tuer ; — les douleurs *morales* doivent être supportées *courageusement* ; — l'homme a des *devoirs* ; — le suicide est une *lâcheté* ; — le partant est un *égoïste*, etc., etc., toutes phrases à tendances religieuses et qui n'ont aucune valeur dans nos discussions rationnelles.

Qu'est donc le suicide ?

Le suicide est l'acte final d'une série de gestes que nous faisons tous plus ou moins selon que nous réagissons contre le milieu ou que le milieu réagit contre nous.

Tous les jours nous nous suicidons partiellement. Je me suicide lorsque je consens à demeurer dans un local où le soleil ne pénètre jamais, dans une chambre dont le cube d'air est si restreint que je suis comme étouffé à mon lever.

Je me suicide lorsque je fais des heures d'un travail absorbant une quantité d'énergie que je ne saurais récupérer, ou des heures d'un travail que je sais inutile.

Je me suicide lorsque je ne contente pas mon estomac par la quantité et la qualité d'aliments qui me sont nécessaires.

Je me suicide chaque fois que je consens à obéir à des hommes et à des lois qui m'oppriment.

Je me suicide lorsque je porte à un individu par le geste du vote *le droit* de me gouverner pendant quatre ans.

Je me suicide quand je demande la permission d'aimer à mairé ou à prêtre.

Je me suicide lorsque je ne reprends pas ma liberté d'amant ou d'amante sitôt la période d'amour passée.

Le suicide complet n'est que l'acte final de l'impuissance totale de réagir contre le milieu.

Les actes dont je viens de parler sont des suicides partiels, ils n'en sont pas moins des suicides. C'est parce que je n'ai pas la force de réagir contre la société que j'habite un local sans soleil ou sans air, que je ne mange pas à ma faim ou à mon goût, que

je suis soldat ou électeur, que j'accoquine mon amour à des lois ou à des durées.

Les ouvriers, tous les jours, *suicident* leur cerveau en le laissant dans l'inaction, en ne le faisant pas vivre, comme ils *suicident* en eux les goûts de peinture, de sculpture, de musique à la satisfaction desquels tendent nos individus en réaction contre la cacophonie qui les entoure.

Il ne saurait être question, à propos du suicide, de *droit* ou de *devoir*, de *lâcheté* ou de *courage* ; c'est un problème purement matériel de puissance ou de non puissance.

On entend dire : « Le suicide est un droit chez l'homme lorsqu'il constitue un besoin... — On ne peut enlever aux prolétaires ce droit de vie et de mort. »

Droit ! ? ! Besoin ! ? !

Comment peut-on causer de son *droit* de ne respirer qu'à moitié, c'est-à-dire de *suicider* une grande partie de molécules favorables à sa santé au profit de molécules défavorables; de son *droit* de ne pas manger à sa faim, par conséquent de *suicider* son estomac; de son *droit* d'obéir, c'est-à-dire de *suicider* sa volonté; de son droit d'aimer toujours telle femme désignée par la loi ou choisie par le désir d'une époque, c'est-à-dire de *suicider* tous les désirs des époques à venir ?

Substituez dans ces phrases au mot *droit* le mot *besoin*, en seront-elles plus logiques ?

Il ne me vient pas à l'idée de « condam-

ner » ces suicides partiels pas plus que le suicide définitif, mais je trouve douloureusement comique d'appeler *droit* ou *besoin* cet effacement du faible devant le fort sans avoir tout essayé. Ce ne sont que des excuses données à soi-même.

Tous les suicides sont des imbécillités, le suicide total plus que les autres, puisque dans les premiers on peut avoir l'idée de se reprendre. Il semble qu'arrivée l'heure de la disparition de l'individu, toute l'énergie pourrait se condenser en un seul point pour tâcher de réagir contre le milieu, même dans l'aléa de un pour mille d'échouer dans cet effort.

Cela semble encore plus nécessaire et naturel pour peu qu'on laisse des personnes affectonnées derrière soi. Pour cette portion de soi, cette part d'énergie vous subsistant, ne peut-on tenter une gigantesque lutte où, quelque inégal que soit le combat, le colosse Autorité est toujours ébranlé ?

Combien déclarent eux-mêmes mourir victimes de la société : ne pourraient-ils songer que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, leurs pareils, c'est-à-dire ceux qu'ils aiment, peuvent mourir victimes du même état de choses ? Un désir ne leur vient-il pas de transformer leur force vitale en énergie, en force, de brûler la pile au lieu d'en séparer les éléments ?

La crainte de la mort, — de la disparition complète de sa forme humaine — rejetée,

on peut engager la lutte avec d'autant plus de force.

D'aucune nous répondront : « Nous avons horreur du sang versé. — Nous ne voulons pas nous attaquer à cette société, à ces hommes qui nous paraissent inconscients et irresponsables. »

L'objection première n'en est pas une. La lutte ne prend-elle que cette forme ? N'est-elle pas multiple, diverse et tous les individus qui en ont compris l'utilité ne peuvent-ils pas trouver à s'y employer selon leur tempérament ?

La seconde est trop imprécise. *Société, conscience, responsabilité*, voilà des mots trop souvent répétés et peu expliqués.

Sans conscience et sans responsabilité la ronce qui obstrue le chemin, le serpent qui pique, le microbe de la tuberculose, et pourtant nous nous défendons.

Encore plus irresponsables (au sens relatif du mot) le blé que nous fauchons, le bœuf que nous tuons, les abeilles que nous volons. Et pourtant nous les attaquons.

Je ne vois ni responsables ni irresponsables. Je vois des causes de ma souffrance, du non-développement de mon individu et tous mes efforts tendent à les supprimer ou à les gagner par tous les moyens.

Selon ma force de résistance, j'assimile ou je rejette, je suis assimilé ou je suis rejeté. Voilà tout.

Il est d'autres objections, mais plus étran-

ges, prenant une forme neurasthéniquement scientifique :

« Etudiez l'astronomie, vous comprendrez « à quelle durée négligeable on peut com-
« parer la vie humaine par rapport à l'in-
« fini. — La mort est une transformation et
« non pas une fin. »

Pour ma part, je ne conçois pas l'infini, étant fini, mais je sais que la durée est faite de siècles, les siècles d'ans, les ans de jours, les jours d'heures, les heures de minutes, etc.; je sais que le temps n'est fait que de l'accumulation des secondes et que l'immensément grand n'est fait que de l'infiniment petit. Si courte que soit notre vie, elle a son importance numérique au point de vue du tout. Ne l'aurait-elle pas qu'il m'importerait peu, ne regardant la vie qu'à mon point de vue, avec mes yeux... et tout me semblant m'avoir fait que nous préparer, ceux qui m'entourent et moi.

La pierre qui caresse la tête tombant d'un mètre, ouvre la tête tombant de vingt mètres. Arrêtée en chemin, au point de vue du *Tout*, rien de plus, rien de moins, mais elle n'aurait pas pris cette énergie qui la faisait une puissance.

J'ignore le tout que je ne peux concevoir, c'est moi que je regarde et il y a disparition ou plutôt non assimilation de force à mon détriment lors d'un suicide partiel ou d'un suicide définitif.

La mort est la fin d'une énergie humaine, comme la dissociation des éléments d'une pile est la fin de l'électricité qu'elle dégageait, comme la dissociation des fils d'un tissu est la fin de la force de ce tissu. La mort est la fin de mon « moi », c'est plus qu'une transformation.

Il en est qui vous disent : « Le but de la vie est le bonheur » et qui prétendent ne pouvoir l'atteindre. La vie est la vie, cela me semble plus simple. La vie est le bonheur. Le bonheur est la vie.

Je n'éprouve de douleur que lorsque mes tentatives d'assimilation sont arrêtées dans un suicide partiel.

Tous les actes de vie me sont une joie. A respirer l'air pur, j'éprouve du bonheur, mes poumons se dilatent, une impression de force me fait resplendir. L'heure du travail et celle du repos me portent même plaisir. L'heure qui appelle le repas; le repas lui-même avec son travail de mastication; l'heure qui la suit avec son travail intérieur me donnent des joies différentes.

Evoquerai-je les délicieuses attentes de l'amour, les sensations puissantes de la rencontre sexuelle, les heures si voluptueusement lassées de l'après ?

Parlerai-je de la joie des yeux, de l'ouïe, de l'odorat, du toucher, de tous les sens en un mot, des délices de la conversation et de la pensée ? La vie est un bonheur.

La vie n'a pas de but. Elle est. Pourquoi vouloir un but, un commencement, une fin ?

Répétons-nous. Lorsque, jetés dans les pierres par un éboulement, avides d'air, nous cassons notre tête contre le rocher; lorsque pris dans l'enlissement de la société actuelle, avides d'*idéal* — pour préciser ce terme vague : avides du développement intégral de soi et des aimés — nous arrêtons notre vie, nous n'obéissons pas à un *besoin* ni à un *droit*, mais à l'obsession de la force de l'obstacle. Nous ne faisons pas un acte volontaire, comme le prétendent les partisans de la mort, nous obéissons à la poussée du milieu qui nous écrase et nous ne partons qu'à l'heure exacte où la charge est trop lourde pour nos épaules.

« Alors, diront-ils, nous ne partirons qu'à notre heure, et notre heure, c'est dès maintenant. » Oui. Mais parce qu'ils envisagent leur défaite à l'avance; résignés ils n'ont pas développé leurs tissus en vue de la résistance, ils n'ont pas fait d'effort pour réagir contre l'enlissement sale du milieu. Inconscients de leur beauté, de leur force, ils ajoutent à la force objective de l'obstacle toute la force subjective de leur acceptation.

Comme les résignés aux suicides partiels, ils se résignent au grand suicide. Ils sont mangés par le milieu avide de leur chair, désireux d'écraser toute énergie qui promet. Leur erreur est de croire disparaître par

leur volonté, de choisir leur heure, alors qu'ils meurent écrasés impitoyablement par la canaillerie des uns, la veulerie des autres.

Dans un local infecté par les germes mauvais du typhus, de la tuberculose, je ne songe pas à me faire disparaître pour éviter la maladie, mais bien plutôt à y faire entrer le jour et à y jeter un désinfectant, sans crainte de tuer des milliers de microbes.

Dans la société actuelle, empuantie par les ordures conventionnelles de propriété, de patrie, de religion, de famille, par l'ignorance, écrasé par les forces gouvernementales et l'inertie des gouvernés, je ne veux pas non plus disparaître mais y faire entrer le soleil de la vérité, y jeter un désinfectant, la purifier par n'importe quel moyen.

Même près de la mort, j'aurais encore le désir de changer mon corps en phénol ou en picrate pour assainir l'humanité.

Et si je suis écrasé dans cet effort, je ne me serai pas effacé, j'aurai réagi contre le milieu, j'aurai vécu peu mais intensément, j'aurai peut-être ouvert la brèche par où passeront des énergies pareilles à la mienne.

Non, la vie n'est pas mauvaise, mais les conditions dans lesquelles nous la vivons. Donc, ne nous en prenons pas à elle, mais à ces conditions : changeons-les.

Il faut vivre, désirer vivre encore plus. N'acceptons même plus de suicides partiels.

Soyons désireux de connaître toutes les jouissances, tous les bonheurs, toutes les sensations. Ne soyons résignés à aucune diminution de notre « moi ». Soyons les affamés de vie que les désirs font sortir de la turpitude, de la veulerie et assimilons la terre à notre idée de beauté.

Que nos vœux s'unissent, magnifiques, et enfin nous connaîtrons *la Joie de Vivre* en son absolu.

Aimons la Vie.

Albert LIBERTAD.



ainsi chantait un " en dehors "

(DEUXIÈME SÉRIE)

Choix de poèmes, poésies, proses rythmées composés de 1925 à 1932 par E. ARMAND, beau papier, tirage très restreint, franco : 6.25 (contient la matière d'un volume ordinaire de poésies de 12 à 15 fr.)

la vie comme expérience

Je considère la vie comme une expérience, à vrai dire comme une série d'expériences, qu'il s'agit de rendre les plus riches, les plus abondantes, les plus variées possible. Je pense que l'individu parvient à l'état de conscience, c'est-à-dire de réaction intelligente sur l'environnement, dans la mesure où il analyse et renouvelle les expériences de la vie, qu'il parcourt la gamme des émotions ou des sensations; tantôt parce qu'elles se rencontrent inévitablement sur le clavier de son existence, tantôt aussi parce qu'il les provoque, le sachant et le voulant.

Ce que je dis de la vie dans ce sens doit s'entendre de la vie intérieure ou intellectuelle, de la vie des sens ou des affections. La vie considérée en tant qu'accomplissement des fonctions organiques — tout indispensables que soient celles-ci au développement de l'être intérieur — ne donne guère lieu à la complexité d'expériences. La variété dans l'appât des mets n'intéressera jamais sérieusement l'être avide de curiosité vraie. Il n'y a pas non plus cent façons de respirer, de digérer, de dormir ou de se reproduire. Le champ des expériences est donc limité dans ce do-

maine. M'indiffèrent également les expériences relatives à la recherche d'une « position » de la gloire, des honneurs, d'une bonne réputation, etc.

* *

Je maintiens qu'il y a intérêt à multiplier les expériences de la vie: intérêt pour celui qui les modifie ou les renouvelle. Son horizon s'élargit, sa connaissance augmente, sa sensibilité s'affine; s'il aime l'expérience pour l'expérience en soi, c'est-à-dire s'il cherche autant à s'instruire qu'à en tirer un profit mesurable et palpable, s'il ne craint pas la douleur et qu'il ne redoute pas la joie, c'est presque sans bornes que lui apparaissent les possibilités du développement individuel. Je ne pense pas d'ailleurs que l'homme puisse être rendu « bon », c'est-à-dire à même de comprendre les situations diverses de ses semblables sans les juger, s'il n'a pas passé par le creuset de l'expérience.

* *

Pour atteindre son maximum d'utilité, le voyage à la recherche, à la conquête de l'expérience, implique qu'il sera décrit, raconté, analysé, communiqué à autrui; qu'autrui apprendra par ses péripéties à comment vivre plus pleinement, plus largement, — qu'elles lui donneront le goût

de ceindre ses reins, de saisir son bâton et de prendre, lui aussi, la route.

Je pense que l'Expérience qui profite uniquement à celui qui la tente manque en partie son but; c'est comme le procédé nouveau que découvrirait un savant et dont il verrouillerait la formule dans le coffre-fort de sa mémoire. L'effort, l'expérience ne réalisent leur puissance de rayonnement et ne procurent jamais autant de jouissance intellectuelle que dans la mesure où ils sont exposés devant le monde, le monde des altérés et des affamés, tel un breuvage ou une nourriture. Peu importe ensuite que ceux qui n'en veulent pas user se détournent en haussant les épaules. L'œuvre de propagande n'en est pas moins accomplie: l'œuvre féconde qui émane du moi, de l'individu-foyer pour aboutir au hors-moi, pour illuminer l'ensemble social, l'œuvre de distinction et de sélection personnelle dans les masses.

Naturellement, force est, pour être exposé et raconté, que le voyage à la conquête de l'expérience en vaille la peine.

*
**

La vie comme expérience se vit constamment en dehors de « la loi » ou de « la morale » ou des « coutumes », toutes conventions calculées pour assurer le *far niente* de la stagnation intérieure à ceux

qui dédaignent de se risquer, ceux-là par crainte, ceux-ci par intérêt.

La vie comme expérience lacère les programmes, foule aux pieds les bien-séances, brise les vitres, descend de la tour d'ivoire. Elle quitte la cité du Fait Acquis, en sort par la porte de la Chose Jugée et vagabonde, à l'aventure, dans la campagne ouverte de l'Imprévu.

Car l'Expérience n'accepte jamais le fait acquis comme définitif et la chose jugée comme sans appel. Certes, elle vagabonde, la vie sans expérience, comme une « oullaw », comme une sans-logis, court vêtue ou pas vêtue du tout, — effroi du moralitéisme, terreur du comme il faut, bourgeois respectables toujours affolés à l'idée qu'on vienne, la nuit, heurter le marteau de leur huis et les éveiller de leurs stupéfiantes habitudes.

La vie vécue comme expérience ne se soucie pas de la défaite ou du volume des résultats obtenus. Elle ne s'en inquiète pas plus que de la victoire. Triomphes, échecs, obstacles qu'on contourne, barrières qu'on renverse, chutes dans la boue, autant de sujets d'expérience. Une seule chose est capable de l'émouvoir: le sentiment qu'elle pourrait être vécue inutilement ou sans profit.

*
**

Toutes choses bien considérées, on en vient à conclure que les véritables éduca-